

Mihaela Turcanu-Lazarov

La politique du sujet *

Notre séminaire de ce soir devait avoir lieu le 22 mars dernier, mais l'annonce d'un mouvement massif de grève des fonctionnaires, notamment dans les transports publics, a fait qu'il a été décidé de reporter la séance à aujourd'hui. J'avais prévu au départ de faire référence au mouvement du 22 mars, mais me voici rattrapée par les événements politiques actuels. C'est ainsi, selon moi, que la politique se mêle des affaires des psychanalystes, comme des affaires de tout le monde.

Je rappelle juste que le 22 mars 1968, l'une des revendications principales des étudiants à Nanterre était le droit pour les garçons d'entrer librement dans le bâtiment des filles à la résidence universitaire. Cinquante ans plus tard, il paraît qu'une nouvelle « révolution » a lieu, cette fois-ci à l'échelle de la planète. Elle concerne toujours la sexualité et la question des limites de la liberté dans les rapports entre les hommes et les femmes. Or, au tout début de la psychanalyse, il a déjà été question de la sexualité des femmes, ce qui a provoqué un scandale à l'époque. Il me semble que le terme « scandale » convient aux trois séquences mentionnées ici. Pourtant, ces mouvements sociaux, en 1968 comme en 2018, font appel au politique pour légiférer et par là réglementer les mœurs et les modalités de jouissance de l'époque.

Je reprends maintenant la citation de la leçon du 10 mai 1967 du *Séminaire XIV, La Logique du fantasme*. Je rappelle que Lacan appelait alors de ses vœux « un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira – je ne dis même pas “la politique c'est l'inconscient” – mais, tout simplement : l'inconscient c'est la politique ¹ ! ».

En 1967, Lacan était toujours sceptique car il continuait à s'insurger contre le courant qui restait dominant dans la psychanalyse. Ainsi, dans les paragraphes qui précèdent cette citation, il se réfère à la théorie de Bergler sur le masochisme, tout en précisant sa propre théorie. Mais surtout il fait référence, comme souvent au fil de son enseignement, à un événement

géopolitique majeur de son époque, pour introduire l'idée qu'« être admis » n'est pas « toujours être admis à une table bienfaisante ». Il constate qu'il existe des « gens » qui « préfèrent être rejetés » plutôt qu'être « admis aux bienfaits du capitalisme », malgré les efforts déployés pour les convaincre qu'ils ont tort. Il dit même que « c'est à partir de ce moment-là que devraient se poser les questions sur certaines significations ² », et c'est ainsi qu'en paraphrasant Freud il fait cette nouvelle affirmation qui nous préoccupe tant.

Lacan précise tout de suite après que c'est le fantasme qui fait lien social et que, à défaut d'articuler sa logique, l'analyse finit par répondre à la demande d'oblativité du sujet névrosé. Dans le jeu de l'offre et de la demande, l'analyste non seulement ne répond pas à la demande de l'analysant, mais de plus il ne demande pas. Il encourage l'analysant à parler pour qu'éventuellement les formations de l'inconscient de celui-ci puissent advenir.

À propos du fantasme, je fais une parenthèse en rappelant que la psychanalyse est née à la même époque que le cinéma. Plus précisément, la première projection d'un film des frères Lumière eut lieu en décembre 1895, l'année de la publication par Freud et Breuer des *Études sur l'hystérie*. Qui plus est, la première séquence du film montre la sortie d'usine d'un grand nombre de femmes ³.

La psychanalyse, comme le cinéma, s'intéresse à l'imaginaire, s'appuie sur le symbolique et tente de rendre compte de quelque chose du registre du réel. La psychanalyse découvre ainsi le rôle du fantasme et du souvenir-écran, alors que le cinéma utilise l'écran pour projeter des images.

Cependant, le cinéma s'attaque couramment à la politique, prend position même parfois, et si on y regarde de plus près, il est le plus souvent politique. Il nous suffit de remarquer les exploits de Buster Keaton, Laurel et Hardy, Charlie Chaplin et d'autres tenants du cinéma muet, sans oublier Buñuel et Dalí.

Plus tard, dans des films comme *Une journée particulière* ⁴, d'Ettore Scola, le vécu le plus intime des héros est fatalement lié aux événements politiques qu'ils traversent et qui déterminent leurs destinées et en grande partie leurs discours.

Plus près de nous, j'ai choisi le réalisateur américain Jim Jarmusch et son récent film *Paterson* ⁵. Le titre annonce la polysémie qui caractérise ce film et la question de la transmission qui le traverse d'un bout à l'autre. Car s'il s'agit de poésie, il y est question néanmoins de politique. Non seulement celle du poète dans la cité, *polis*, mais aussi celle du cinéaste américain qui rend hommage dans ce film, me semble-t-il, au cinéaste japonais Akira Kurosawa ⁶, et qui, en plus, fait surgir de nulle part un Japonais précisément

pour venir en aide au jeune poète américain lors de son pire moment de détresse. Et à propos de quoi ? De la possibilité ou non de poursuivre son travail de transmission par écrit, lorsque le fruit de tous ses efforts passés vient d'être détruit en un instant de fureur sauvage. Ainsi, l'histoire des personnages fait écho à l'Histoire.

Freud aussi a fait de la politique toute sa vie, à sa manière. Sa politique était la psychanalyse. Malgré les adversités, il n'a jamais abdicé face au trouble et au rejet provoqués dans la société de l'époque et parmi ses confrères par sa théorie et sa pratique psychanalytiques. Sexualité féminine ? Scandale à Vienne (et ce n'est pas fini en 2018, ni à Vienne, ni ailleurs). Sexualité infantile ? Horreur ! Freud reste seul et il tient bon. Névrose obsessionnelle et religion ? Désir inconscient, pulsions, formations de l'inconscient, angoisse et malaise dans la culture ? Même ses patients s'opposent parfois à lui. Par ailleurs, et ce point me semble essentiel, il n'a pas non plus transigé devant la montée du nazisme, contrairement à d'autres psychanalystes européens.

Lacan a perpétué les efforts de Freud pour ce qui est de l'éthique de la psychanalyse. Non sans peine, non sans trahisons, dénonciations, exclusion. Engagement politique donc.

Pour les psychanalystes, un aspect de l'engagement politique, certainement le plus important, est la poursuite du travail analytique, dans la cure, selon l'éthique de la psychanalyse, telle qu'elle a été transmise par Freud et Lacan.

Dans le cadre de la cure analytique, les formations de l'inconscient sont ce à travers quoi le sujet exprime sa politique, même lorsqu'il n'a pas pour projet de le faire. La politique du sujet c'est son inconscient sous transfert.

J'ai choisi de mettre en avant aujourd'hui le *Witz*, car par sa nature il est politique. La traduction française, « mot d'esprit » ou « trait d'esprit », présente l'inconvénient d'être plus explicite et d'utiliser le signifiant « esprit », là où *Witz* garde entière toute son équivoque et en une seule syllabe renvoie à sa dimension d'éclair.

Lacan, en proposant de traduire *Witz* par « trait d'esprit », souligne son caractère fulgurant. En allemand, *Witz* rime avec *Blitz* (éclair) et l'on comprend mieux qu'il s'agit d'un instant qui n'est pas vraiment contrôlé, d'une production verbale en lien avec l'inconscient, différente des jeux de mots de la tradition du XVIII^e siècle français.

Le mot d'esprit, qui rend nécessaire la participation de la « tierce personne », comme l'écrit Freud, permet au sujet de trouver sa satisfaction dans l'Autre, dans l'instant de rire et de reconnaître ainsi sa division. On peut jouir tout seul du comique, nous explique Freud en 1905, dans son ouvrage *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, par contre on est obligé de transmettre le mot d'esprit à autrui. Freud parle même de pulsion de transmission. Elle conduit le sujet à se séparer du produit de son élaboration solitaire (*die Witzarbeit*), qui devient *Witz* dans le partage avec l'Autre. La surprise et le rire de l'Autre produisent une décharge pulsionnelle chez lui mais aussi chez l'auteur du *Witz*, et c'est ainsi que le trait d'esprit se fait lien social. La preuve en est qu'il ne peut pas être calculé, préparé à l'avance. Le faiseur de mot, selon Freud, ne trouve le repos qu'après avoir obtenu la décharge par l'intermédiaire de la tierce personne, indispensable à ce processus et qu'il utilise donc pour arriver à ses fins.

C'est le fait que la transmission est incontournable dans le cas du *Witz* qui a attiré mon attention, car il me semble qu'il n'y a pas de politique sans transmission.

Le mot d'esprit offre très souvent une face polémique, une pointe plus ou moins acérée qui, dans certaines conditions de réception, vaudra offense, soulèvera indignation ou scandale. Freud montre que le rapport à l'Autre déclenche l'intervention de la censure morale et que le fait de se moquer, voire de critiquer, ne peut se faire qu'à l'abri du trait d'esprit.

« Famillionnaire ⁷ », l'exemple par lequel commence le texte de Freud sur le mot d'esprit et qui est dû à l'œuvre de Heinrich Heine, est bien connu. Cependant, je voudrais souligner ici l'attention que Freud a portée au fait que le personnage auquel Heine a fait dire ce *Witz* avait les mêmes initiales que le poète et une situation économique assez semblable, comparée à celle de son entourage. Ce mot d'esprit qui n'en est pas vraiment un, dans la mesure où il apparaît dans une œuvre littéraire, se caractérise par une « incontestable amertume ⁸ », selon Freud, et introduit l'épineuse question du lien social, de la différence des classes, etc., donc de la politique. Rappelons que Heine – très souvent cité par Freud dans son ouvrage – était lui-même un poète visionnaire, très engagé sur le plan politique, engagement qui lui a coûté cher. D'ailleurs il est considéré par certains spécialistes comme le fondateur du journalisme politique moderne.

Nous avons fait maintes fois depuis le triste constat que le talent et l'engagement de journalistes plutôt versés dans l'art des jeux de mots, de l'ironie, de la caricature et du mot d'esprit peuvent avoir des conséquences

dramatiques, en déclenchant des réactions extrêmes de la part de certains individus ou d'un pouvoir étatique.

Dans les régimes totalitaires, le statut du *Witz* est très particulier, en tant que véritable arme à plusieurs tranchants, puisqu'elle peut mettre en danger l'auteur du mot, ainsi que le public qui y adhère, ou bien une partie seulement de ce public. Sa subtilité est de mise, l'enjeu est vital, l'équivoque y joue les funambules. Mais l'avantage dans une société totalitaire est que tout le monde sait que l'adhésion au pouvoir en place n'est qu'une mascarade que l'humour et les traits d'esprit font semblant de ne pas dénoncer.

Et dans le monde d'aujourd'hui, sous le règne du discours du capitaliste, quelle est la situation de l'humour et du *Witz* ? La censure et l'autocensure visent à y satisfaire un « politiquement-correct » générique et normatif qui supporte l'appauvrissement de la langue, l'invasion des abréviations et des acronymes à tout-va, favorisés par les gadgets de la technologie « au service » de la communication. Quelle place pour le *Witz* qui, par sa nature, est incorrect, libre, critique et subversif ?

Cependant la psychanalyse permet, grâce au transfert, en séance et même lors d'entretiens en institution, cet espace de liberté qui rend possible le surgissement des traits d'esprit comme des autres formations de l'inconscient.

Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud prend l'exemple d'un oubli de rêve pour illustrer le problème de la censure, de la résistance pendant la cure. C'est la remémoration par la patiente d'un mot d'esprit – le fameux *Witz* du Pas de Calais – qui permet lors d'une deuxième séance, à partir du seul mot « canal ⁹ », de mettre en lumière le scepticisme de cette femme à l'égard de Freud et de la psychanalyse.

Nous avons donc ici l'exemple à la fois d'un rêve, d'un oubli, d'un mot d'esprit et de la narration d'un mot d'esprit en séance, le tout non sans rappeler la discorde entre Français et Anglais... Il me semble que la politique du sujet, ici l'analysante de Freud, s'exprime finalement sous transfert, dans la cure analytique, ne serait-ce que « timidement ¹⁰ », comme il le souligne lui-même. Cette « timidité » fait donc partie d'un arsenal où des tactiques d'attaque et de défense se succèdent selon une stratégie personnelle sur le champ de bataille du transfert.

L'un des exemples choisis par Freud pour évoquer le mot d'esprit fondé sur un déplacement, qui est donc assez indépendant de l'expression verbale, mais tient à la démarche de pensée, est repris par Lacan. Il s'agit de l'histoire d'un homme qui s'est appauvri et qui obtient de l'argent de la part d'un riche. Seulement, le jour même, son bienfaiteur le voit au restaurant,

attablé devant un plat de saumon à la mayonnaise. Face aux reproches du riche prêteur, le pauvre répond d'un air étonné. Il ne comprend pas le mécontentement de son interlocuteur, car lorsqu'il n'a pas d'argent il ne *peut pas s'offrir* de tels mets, et quand il a enfin de l'argent il ne *doit pas* en manger. Il conclut : « Mais quand diable voulez-vous que je mange du saumon à la mayonnaise ¹¹ ? »

Selon Freud, la technique de ce type de mot d'esprit réside en un « détournement de la réponse par rapport au sens du reproche ¹² ». Lacan soutient, quant à lui, que le rapport à l'Autre met en jeu, à condition de les distinguer, la demande et le désir. Ainsi, dans cette histoire, le riche, qui a répondu à la demande du pauvre, s'insurge contre le choix de ce dernier : il n'admet pas son ingratitude, puisqu'il ignore son désir. Lacan évoque « les bienfaits de l'ingratitude » du sujet qui « déguise sa demande ¹³ ». Lacan conclut à propos du *Witz* : « Celui auquel [...] il est absolument nécessaire » que le sujet communique son trait d'esprit « est bien à proprement parler, avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables nulle part ailleurs avec un tel relief, ce que j'appelle l'Autre avec un grand A ¹⁴. »

Je vais essayer maintenant d'illustrer à travers quelques exemples de ma clinique la force avec laquelle des formations de l'inconscient parviennent à exprimer la position du sujet et comment des lapsus, des mots d'esprit, des rêves témoignent aussi du fait que l'inconscient c'est la politique du sujet.

Une fillette âgée de 9 ans parle en séance de ses soucis avec sa tablette qu'elle ne peut plus utiliser car elle en a oublié « le code ». Je lui demande s'il s'agit du mot de passe et elle me confirme qu'elle appelle cela le code. Elle sait qu'elle a fait un rêve, mais elle dit : « Je ne crois pas que je m'en souviens pas. » La fillette veut continuer à parler, mais elle voit que je souris et alors elle éclate de rire. À la suite de quoi, elle finit par se souvenir de son rêve et me le raconte.

Cette jeune patiente si secrète, qui exprime si peu ses préférences, préférences que ses parents aimeraient tant connaître au quotidien, me dit à travers ce lapsus qu'elle sait qu'elle a accès à son désir au moyen du souvenir du rêve.

Dans le rêve, elle a laissé sa tablette se charger toute la nuit, pendant qu'elle-même dormait. À son réveil, toujours dans le rêve, elle courait allumer la tablette qui fonctionnait parfaitement de nouveau, sans lui demander le fameux code oublié.

L'oubli du mot de passe permet à cette fillette de mettre à distance son entourage, ses parents, du secret de son désir, tout en les mobilisant pour

l'aider à faire fonctionner sa tablette, les confrontant par là même à l'échec. Par contre, dans son rêve, la question de l'oubli, et donc du refoulement, ne se pose plus, et son souhait de jouer avec sa tablette s'accomplit en l'absence de tout témoin. Elle signe ainsi une forme de séparation de son désir d'avec le désir de l'Autre. Son désir, inconscient, c'est sa politique.

Un autre exemple concerne un jeune homme obsessionnel confronté au doute et à des difficultés à s'engager. Ainsi, il doute de son engagement amoureux ; il se plaint d'être fauché et, alors même qu'il a un travail, il craint pour ses projets d'avenir. Au retour d'un petit séjour à la montagne avec sa copine, il me raconte qu'un après-midi ils sont entrés dans un restaurant d'altitude pour prendre un café. Ils ont été séduits par l'intérieur charmant et la carte du restaurant, ce qui fit dire à sa copine qu'ils devaient y retourner le lendemain pour y déjeuner. Tout en voulant lui exprimer son adhésion enthousiaste à ce projet, il lui dit : « Ah, oui ! Et je vais même prendre une salade de frites. » C'est en voyant son amie éclater de rire qu'il comprit, surpris, ce qu'il venait de dire et qu'il rit à son tour. En effet, me dit-il, en lisant la carte, il avait longuement regardé, non sans une certaine crainte, les prix des différents plats, y compris celui de l'assiette de frites. Il ajouta, soulagé, qu'il venait de réaliser à l'occasion de son *Witz* que sa copine savait qu'il « lui racontait des salades ». J'ai alors levé la séance et la fois d'après il m'a appris qu'ils allaient bientôt se fiancer. L'inconscient c'est la politique du sujet, mais pas sans l'analyste, comme cet analysant le démontre en racontant son mot d'esprit en séance.

Je ne peux me résoudre à conclure ce texte sans évoquer un point qui me semble essentiel pour ce qui est de la psychanalyse aujourd'hui. C'est la question du travail en institution. Pour ma part, je peux témoigner du travail dans des institutions où il s'agit de l'accompagnement éducatif dans le cadre de la protection de l'enfance. Lors des entretiens cliniques, et il y en a beaucoup, si le sujet reçu en entretien n'est pas écouté, y compris pour ce qui est de ses productions de l'inconscient, je pense que l'on passe à côté, entre autres, de ce que j'appelle ici « la politique du sujet », en tant que sujet de l'inconscient.

En effet, pas de cure analytique dans ce cadre. Mais des psychanalystes travaillent encore dans des institutions qui vont même jusqu'à exiger parfois, à l'embauche, cette compétence chez les psychiatres et chez les psychologues. Selon moi, même l'entretien unique, à partir du moment où il est mené par un psychologue ou par un psychiatre orienté par la psychanalyse, permet d'éclairer le sujet sur sa position « politique », c'est-à-dire sur son rapport singulier à l'inconscient.

Voici un bref exemple. Il s'agit d'un adolescent de 15 ans. Comme son frère, il a été longtemps pris en charge dans différents types d'institutions de soins et d'accompagnement éducatif et scolaire. Il manifeste depuis un certain temps une forme de repli sur soi, avec un absentéisme scolaire de plus en plus important et des pleurs lorsqu'on le valorise. Il refuse catégoriquement toute forme de suivi « psy », comme il dit, car selon lui « ça c'est pour les fous ». Incité par les travailleurs sociaux, puis contraint par sa mère, il accepte de venir me voir une fois et je lui fais comprendre dès le départ qu'il s'agit d'un entretien unique. Je lui rappelle aussi la règle selon laquelle notre équipe pourra lui indiquer les coordonnées d'une institution où il pourrait rencontrer un thérapeute s'il le souhaite.
















Il parle beaucoup et volontiers. Puis je l'interroge sur son père dont on m'a dit qu'on ne savait rien, si ce n'est qu'il était absent depuis très longtemps – et selon les travailleurs sociaux, c'était un sujet tabou pour lui, comme pour sa mère. Le jeune me dit alors que son père est parti lorsqu'il avait 2 ans et qu'il lui en veut énormément.

Il a appris récemment que son père a refait sa vie et qu'il a une fille âgée de 2 ans qu'il élève. Je lui pose alors la question suivante : « Pourquoi est-ce que tu lui en veux à ce point-là ? », ce à quoi il me répond : « Parce qu'il s'occupe plus d'elle que de ses propres enfants ! » J'ai souri, ce qui l'a déconcerté et ému. Son énoncé ressemble à un mot d'esprit, vu qu'on y retrouve plusieurs techniques du *Witz* mises en avant par Freud : condensation, substitution, utilisation du même matériel, double sens, adresse à l'Autre et caractère inattendu pour le sujet lui-même. J'ai attiré son attention sur ce qu'il venait de dire, alors que sa petite demi-sœur est tout autant l'enfant du père que lui et son frère. Il n'était pas content.

Lorsque j'ai arrêté l'entretien, je lui ai rappelé que c'était un entretien unique. Une semaine plus tard, il a téléphoné à son éducateur spécialisé, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, en disant qu'il voulait prendre rendez-vous avec un « psy ». J'ai appris par la suite qu'il était aussi retourné au collège.

Je fais l'hypothèse que chez cet adolescent la formule de Lacan « l'inconscient c'est la politique » se confirme par son refus de parler qui n'en est pas un, à condition d'aller chercher le sujet.

Mots-clés : Witz, politique, inconscient, transfert.

-
- *  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 29 mars 2018.
1.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
 2.  *Ibid.*
 3.  L. Lumière, *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon*, 1895.
 4.  E. Scola, *Une journée particulière*, film italo-canadien, 1977.
 5.  J. Jarmusch, *Paterson*, film américain, 2016.
 6.  A. Kurosawa, *Dodes'kaden*, film japonais, 1970.
 7.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 56.
 8.  *Ibid.*, p. 58.
 9.  S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987, p. 440.
 10.  *Ibid.*, p. 441.
 11.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *op. cit.*, p. 112.
 12.  *Ibid.*, p. 113.
 13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 93-94.
 14.  *Ibid.*, p. 100.